

Témoignages

« La déportation a volé mon enfance »

Entre 1941 et 1952, des dizaines de milliers de Lituanien·nes ont été envoy·es en Sibérie pas le régime stalinien pour neutraliser toute opposition. Des survivant·es racontent.

Jurga Vilė a mis longtemps avant d'aimer sa grand-mère paternelle. Adolescente, elle n'a connu que la froideur et la « bizarrerie » de cette vieille femme qui voyait des esprits le jour et criait la nuit. Elle ne pouvait même pas manger une pomme sans que son aïeule lui répète : « En Sibérie, il n'y en avait pas. » Aujourd'hui, trente ans plus tard, Jurga se souvient avec indulgence de la petite-fille « peu compréhensive » qu'elle était. Dans son salon, elle a édifié une muraille de livres sur la déportation. Parmi eux, *Haïkus de Sibérie*. Un roman graphique qu'elle a publié sur l'histoire de sa grand-mère Ursula et de son paternel Algis, banni·es par les Soviétiques dans la ville de Barnaoul le 14 juin 1941 au moment des premières déportations.

« Entre juin 1941 et 1952, 132 000 Lituanien·es sont déplacés de force en Sibérie », relate l'historien Benas Navakauskas. Un nombre équivalent de personnes est jeté en prison. Leur crime ? Faire partie d'une opposition avérée, supposée et souvent inventée à l'Union soviétique, qui occupe une première fois la Lituanie de 1940 à 1941, puis une seconde fois de 1944 à 1991, après la victoire contre l'Allemagne nazie.

La moitié de la population touchée

« Nous pouvons dénombrer trois vagues de déportations, explique Benas Navakauskas. La première s'est produite en 1941 et touchait les familles de politiciens et d'intellectuels. La deuxième, après la Seconde Guerre mondiale, concernait les partisans lituanien·es pour la liberté. La dernière, dont l'année 1951 est le point d'orgue, avait pour objectif de mater les paysans et de les inciter à céder leurs terres pour rejoindre les fermes collectives. » Au total, on estime que plus de la moitié de la population lituanienne a été touchée directement ou indirectement par ce drame. Teresėlė Kazlauskienė venait de fêter son premier anniversaire lorsqu'elle a été déportée avec sa famille. Une froide matinée de l'année 1948, les soldats de l'Armée rouge encerclent sa maison et embarquent sans distinction hommes, femmes et enfants. Un périple d'un mois vers le village sibérien d'Ilanski les attend. Peu réalisent alors l'ampleur de l'évènement. Certaines femmes emportent chaussures à talons et beaux manteaux de fourrure. D'autres sentent confusément le danger, à l'image d'une jeune amie de Teresėlė, qui refuse de monter dans le train. Tout au long du trajet,

elle n'a cessé de demander « quand est-ce qu'on arrive aux États-Unis ? », comme sa mère le lui a promis.

À l'arrivée, pas de statue de la Liberté. « Les baraques où l'on vivait dataient de l'époque du Tsar, on y trouvait les ossements des générations précédentes de prisonniers », se souvient Teresėlė. L'ambiance est moyenâgeuse : les transports se font en calèche et la famille survit en ramassant de l'ail sauvage dans la forêt. Dans le camp, les femmes sont autorisées à entretenir de maigres potagers. À l'extérieur, les hommes récoltent la sève des arbres.

Malgré les décès quotidiens, les mariages traditionnels lituanien·es et la camaraderie avec les Ukrainien·es, les Polonais·es ou encore les Allemand·es permettent de recréer « un semblant de normalité ». L'endroit n'est pas gardé, seules la distance et l'absence de documents rendent la fuite impossible. En cas d'arrestation, ce sont des années de prison au goulag – les camps de travail forcé en URSS – qui les attendent.

Rasa Pesiakiėnė, déportée en 1951 à l'âge de 4 ans, se souvient de tout, ou presque. Les mort·es jeté·es par la fenêtre du train en mouvement, les Soviétiques dédaignant même le droit à une sépulture décente. Son grand-père malade décédé au camp, faute de soins. Ses deux amies mortes de froid dans les bois, leurs corps retrouvés au dégel. Les enfants russes du commandant du camp qui la traitent de fasciste et les coups de poing pour les faire taire.



Rasa Pesiakiėnė (au centre), et ses deux sœurs, devant une photo de leur grand-mère déportée. © Adam Lebert



Le père et la grand-mère de Jurga Vilė ont fait partie des premières personnes déportées en Sibérie, en juin 1941. © Adam Lebert

« Le traumatisme restera à vie. Je regretterai toujours que la déportation ait volé mon enfance, mais je ne vis pas au quotidien avec la haine dans mon cœur », précise avec dignité la vieille dame de 77 ans.

L'horreur au grand jour

Pour Rasa, autorisée de manière arbitraire à revenir dans son pays natal en 1957, « la libération du système de déportation n'est pas la fin de l'épreuve ». Une de ses sœurs, née en Sibérie, manque de mourir dans le train du retour. En Lituanie, l'occupant est toujours là. L'accès à de nombreux métiers et à de nombreuses études est interdit aux ancien·es déporté·es, la possibilité de raconter leur vécu aussi. « Face à l'impossibilité de se réinsérer dans la société lituanienne, certains retournent même en Sibérie de leur propre chef », souligne l'historien Benas Navakauskas. Teresėlė, elle, n'a pu devenir juge qu'une fois la Lituanie indépendante. « Ce jour-là, mon cœur s'est apaisé, j'ai eu le sentiment d'avoir les excuses que je méritais », raconte-t-elle.

Après la chute de l'URSS en 1991, les langues se délient, les ouvrages se multiplient et l'horreur éclate au grand jour. « Aujourd'hui, mon seul réconfort est de savoir la Lituanie libre, comme l'ont rêvé nos parents et grands-parents », déclare Teresėlė. Mais jusqu'à quand ? « Nous savons de quoi la Russie est capable, c'est pourquoi les Lituanien·es soutiennent les Ukrainien·es. Aucun pays d'Europe n'est à l'abri », s'émeut de son côté Rasa. C'est que la grande roue de l'Histoire amorce un nouveau cycle meurtrier. Récemment, Jurga Vilė a reçu sur Facebook le témoignage d'une adolescente ukrainienne forcée de quitter son pays. Avant de partir, entre quelques vêtements et souvenirs de sa maison, elle a tenu à glisser un exemplaire de *Haïkus de Sibérie*. 🇷🇺

Yohan Châble et Adam Lebert

La maison n'est plus
Les branches ploient
sous les pommes d'or
La lune a tout vu

- Extrait du roman
Haïkus de Sibérie
de Jurga Vilė